

EXTRAIT DE QUELQUES POÉSIES

DE L'ABBÉ

JEAN-BAPTISTE CERLOGNE





## LA BATAILLE DI VATSE A VERTOZAN

(1858)

[page 68 de *Noutro Dzen patoué* n°7]

### I.

Un bò dzor de juillet, lo dzor de la *Revenna*,  
De Veulla dze m'en parto a l'arba di matin,  
In porten aprè mè : salan, pan blan, fontenna,  
E tsecca de ci cllier que se fait din la tenna,  
Pe me bletti lo pot lon de mon tsemin.  
A Saint-Pierre dz'i prei lo tsemin que meinàve  
Su di coutè de Vertozan.  
Dzà pe Saint-Nicolà lo mondo s'apprestàve  
Come cen se fait tseut le-s-an.  
Lé, qui d'un coutè crie et qui de l'âtro braille  
Hoé ! hoé, parten-nò, le-s-ami ?  
Di vatse se vat fére euna groussa bataille ;  
Maque degadzen-nò, l'est l'aoura de parti.

### II.

Bientou se sent lo flà di violette neissante,  
Qu'imboumon l'air frêque de Vertozan :  
Bientou dze sento dzà que le bèque pouegnente  
Repondon a bè-tor, i sublo di s-arpian.  
Pe le prà, tseut in fleur, qu'un eigue pura arrouse  
Dèsot l'erba catsà tsante lo greseillon  
Di boueisson i sapin lo rossegnon se pouse,  
Et regale i passen se pi belle tsanson.  
De llioen se veit qu'i Breuil embouon leur vatse pleine,  
Que bedzolàvon dzà, senten lo tsaat di dzor ;  
Dze traverso lo plan, yaou dzouère se promeine,  
Et que partadze in baillen de détou.

### III.

In arreuen i Breuil dz'i vu, come euna fêta;  
Tot lo mondo achouedzà di pià tanque a la têtta.  
Le femalle, ci dzor, l'ayan de dzen pitset,  
Fran come voulon leur ; cen restàve se ret!  
L'ayan leur bò faouder lliat atot de levreye,  
Leur dzen motsaou di cou di pi bò qu'in trouveye;  
L'ayan leur sardze rodze a baste pe lo fon ;  
Ci dzor, l'an dzaratà tanqu'i fon de l'artson.  
Le berdzé leur ettot l'an trét leur vesta grise ;  
L'an bettà la tanetta et la dzenta tsemise.  
Aprè mè, tot vegnet : femalle, ommo, garçon :  
Le s-un su de monteure et le s-âtre a piation,  
Porten din leur doblè de tsér de la greichère,  
Et p'aplani la tsardze, un passablo barlet,  
Plein de ci bon vin viou de l'an quarente-vouet :  
Cen lé, lo mioù de tot, contente le fretère.

### IV.

Pe trové me s-ami dze sayò lo tsemin ;  
Dze vò tanque tsi leur, dze crio : ho ! de dedin.  
La fretère sort foura et me deut : Maque entràde ;  
Soplé, dete-mè vei cen que v'avolontàde.  
Dz'i pe vo presenté pocca tsousa avoué ren ;  
Pe tsecca de caillà féde gneun complimen.  
Pe me fére chatté me baille euna breiletta ;  
Su la tabla, toustou, l'épate euna sarguetta ;

## LA BATAILLE DES VACHES À VERTOZAN

(sur *Avisé*)

### I.

Un beau jour de juillet, le jour de la Revine<sup>1</sup>,  
Je pars d'Aoste à l'aube du matin,  
En portant (après) avec moi : salé, pain blanc, fontine,  
Et un peu de ce jus qui se fait dans la tine,  
Pour me mouiller les lèvres le long de mon chemin.  
A Saint-Pierre, je pris le sentier qui conduisait  
(En haut) du côté de Vertozan.  
Déjà à Saint-Nicolas le monde se préparait  
Comme cela se fait toutes les années.  
Là, qui d'un côté appelle et qui, de l'autre, crie :  
*Hoé ! hoé ! partons-nous, amis ?*  
Il va se faire une grande bataille de vaches ;  
Dépêchons-nous donc, c'est l'heure de partir.

### II.

Bientôt, on sent l'odeur des violettes naissantes,  
Qui embaument l'air frais de Vertozan  
Bientôt, j'entends que les cimes aiguës  
Répondent, tour à tour, aux sifflements des chaletiers<sup>2</sup>.  
Dans les prés, tous en fleur, qu'une eau pure arrose,  
Sous l'herbe caché, chante le grillon.  
Du buisson au sapin le rossignol se pose,  
Et régale les passants de ses plus belles chansons.  
De loin on voit qu'au Breuil on rentre les vaches pleines,  
Qui s'agitaient<sup>3</sup> déjà, sentant la chaleur du jour :  
Je traverse la plaine où la rivière se promène,  
Et qu'elle partage en donnant des détours.

### III.

En arrivant au Breuil j'ai vu, comme en un jour de fête,  
Tout le monde en toilette des pieds jusqu'à la tête.  
Les femmes, ce jour-là, avaient de belles dentelles,  
Vraiment comme elles les veulent ; cela restait si raide !  
Elles avaient leur beau tablier, lié avec des rubans,  
Et, autour du cou, un mouchoir des plus jolis que l'on trouve :  
Elles avaient leur robe de serge rouge avec des pinces au fond :  
Ce jour, elles ont remué jusqu'au fond de leur coffre.  
Les bergers, eux aussi, ont enlevé leur veste grise ;  
Ils ont mis l'habit tanné et la belle chemise.  
Après moi, tout (le monde) venait : femmes, hommes, garçons :  
Les uns sur des montures et les autres à pied,  
Portant dans leur bissac de la viande de la vache engraisnée,  
Et pour aplanir la charge un barillet de quelques litres,  
Plein de ce bon vin vieux de l'an quarante-huit :  
Cela, le mieux de tout, contente les *fruitières*<sup>4</sup>.

### IV.

Pour trouver mes amis je savais le chemin ;  
Je vais jusque chez eux, je crie : ho ! dans la maison !  
La fruitière sort et me dit : Entrez sans façon ;  
S'il vous plaît, dites-moi (un peu) ce que vous désirez.  
J'ai à vous offrir peu de chose ou presque rien ;  
Pour (accepter) un peu de caillé, ne faites aucun compliment.  
Pour me faire asseoir, elle me donne un escabeau ;  
Sur la table, aussitôt, elle étend une serviette ;

Me presente, avouë grâce, un fromadzo pequen,  
 Fét de vouet dzor devan, et fran bon pe me den,  
 Et grevière, et fontenna incora case intsère,  
 Et de beurro, sorti frêque de sa beurrère,  
 Eun'ecouëla de cràma, un âtra de caillà ;  
 Et dz'i trovà bien bon tot cen que m'at baillà.

V.

A tabla, tot solet, dze mindzo san façon ;  
 Dz'aveitso celle dzen fatsendé pe meison.  
 Le dò bré rebratà dze veyo la fretère  
 Que l'avendze lo prè di fon de sa tsaoudère :  
 I tsardze son fromadzo, et pouë pren lo tsonon,  
 Vat terrié de bouné d'un petsou bareillon ;  
 In croé dessu lo fouà bette dove s-etalle.  
 Binqe la leità couet, l'appreste le feisalle;  
 Dei cen fait lo serré. Inque fat pa manqué  
 De dère que me jeu l'an possu remarqué  
 La granda propretà de celle megnadzère,  
 Que trouve d'éve praou quan l'est que vat in dzouère.  
 Le fretère i berdzé crion : Dené l'est preste !  
 P'arrevé lo premiè, l'est a qui l'est pi leste.  
 Tsacun pren sa coueiller deut lo Benecité  
 Un garçonnet vat prendre un pan i panatè.  
 Le berdzé, le meinà que l'ayan pas de brèle,  
 Qui vat tsertsé de tron, qui vint atot de cèle ;  
 P'avei pi vito, fét qui reste a crepegnon,  
 Et mindson la peilà tseut din lo mëmo bron.

VI.

Bientou, pe totte carre in sentset dza crié :  
 L'aoura d'eitava arreve, allen don vito arrié.  
 Vucho vu ! le berdzé, le petsoude berdzère,  
 Un tsonon aprè l'âtro, impleisson le tsaoudère.  
 In dzoère, vant lavé leur tsonon, leur coillaou,  
 Et mëmamen lo nà tanque cen sie praou.  
 Pe baillé de coradzo i vatse pe se battre,  
 I baou li van porté, sensa lo dère a d'âtre,  
 Euna demi ceilà d'aveina pe letson,  
 O bin lei baillon beire un per de quarteron.

VII.

Më come de dzetté lo momen arrevève,  
 I baou, vatse, modzon, tot sen se tormentève.  
 Pertot in vejet dzà de petsou garçonnet :  
 Le s-un, devan lo baou fejan petté leur fouet !  
 Le s-âtre per dedin a gran train depeillàvon.  
 Deuse que sortichan, le vatse s'approtsàvon  
 Ator de leur berdzé, pe possei de leur man  
 Prendre un gremà de sà, de greseille de pan.  
 Tsaque devan-berdzé comence de s'inmoure :  
 Le vatse in boralen, se betton a lo chouere.  
 L'acouton quan lei deut : ma vatse, mon vatson,  
 Et quan le crie à par tsaqueuna pe son non :  
*Vin té, té vin*, Baoutsan ; *vin té*, Maurin, Marquisa,  
 Sardègne, Tsatagnon, Guerra, Fribour, Parisa...  
 Devan leur le berdzère acueillàvon le vè  
 Qu'aprè leur marre in llioen restàvon in dèrè.

Elle me présente, avec grâce, un fromage piquant,  
 Fait depuis huit jours et vraiment bon pour mes dents,  
 Et gruyère, et fontine encore presque entier,  
 Et du beurre sorti tout frais de sa baratte,  
 Une écuelle de crème, une autre de caillé ;  
 Et j'ai trouvé excellent tout ce qu'elle m'a donné.

V.

À table, tout seul, je mange sans façon ;  
 Je regarde ces gens affairés dans la maison.  
 Les deux bras retroussés, je vois la fruitière  
 Qui tire le caillé consolidé du fond de sa chaudière.  
 Elle charge son fromage et puis elle prend le seau,  
 Va tirer du puron acide d'un petit baril,  
 Et met sur le feu deux bûches en croix.  
 Pendant que le petit lait cuit, elle prépare les formes (à seras),  
 Ensuite elle fait le seras. Ici, il ne faut pas manquer  
 De dire que mes yeux ont pu remarquer  
 La grande propreté de cette ménagère,  
 Qui trouve assez d'eau quand elle va à la rivière.  
 Les fruitières crient aux bergers : le dîner est prêt !  
 Pour arriver le premier, c'est à qui est le plus leste.  
 Chacun prend sa cuillère, dit le *Benedicite* ;  
 Un garçonnet va prendre un pain au dépôt.  
 Des bergers, des enfants qui n'avaient pas d'escabeau,  
 Qui va chercher un tronc, qui vient avec un seau ;  
 Pour avoir plus tôt fait, qui s'assoit sur ses talons,  
 Et (tous) mangent la bouillie dans la même marmite<sup>5</sup>.

VI.

Bientôt, de toutes parts on entendait déjà crier :  
 L'heure huitième<sup>6</sup> arrive, allons vite traire.  
 Si vous eussiez vu ! les bergers, les petites bergères,  
 Un seau après l'autre, remplissent les chaudières.  
 A la rivière, ils vont laver leur seau, leur couloir,  
 Et mëmement le nez, tant qu'il faut.  
 Pour donner du courage aux vaches qui vont se battre,  
 On va leur porter, à l'étable, sans le dire à d'autres,  
 Un demi seau d'avoine à lécher ;  
 Ou bien, on leur donne à boire une paire de quarterons.

VII.

Mais comme le moment d'aller paître arrivait,  
 À l'étable, vaches, génissons, tout cela se tourmentait.  
 Dans tous les châles, on apercevait de petits garçons :  
 Les uns, devant l'étable, faisaient claquer leur fouet ;  
 Les autres, dedans, en toute hâte détachaient (les vaches).  
 À mesure qu'elles sortaient, les vaches s'approchaient  
 De leurs bergers, pour pouvoir de leurs mains  
 Prendre un grain de sel, des croustilles de pain.  
 Chaque premier-berger commence à se mouvoir ;  
 Les vaches, en mugissant, se mettent à le suivre.  
 Elles écoutent lorsqu'il leur dit : ma vache, ma petite vache,  
 Et lorsqu'il les appelle chacune à part par son nom :  
 Viens, toi, toi, viens, Baoutsan<sup>7</sup>, viens, toi, Maurette, Marquise,  
 Sardaigne, Châtain, Guerre, Fribourg, Parise...  
 Devant elles, les bergères chassaient les veaux  
 Qui, de leurs mères, au loin, restaient en arrière.

## VIII.

L'aura approtse : in sent dzà le trouno di sonnaille ;  
 In veit trei grou troupè pe la Revenna in tsan :  
 Son le vatsse di *Breuil*, di *Frà*, de *Dzovensan*  
 Qu'impachente attendzan l'aura de la bataille.  
 Permiè tant de carrà que meclliavon leur son  
 In sent le Valesan que tsanton leur tsanson  
 Tranquilemen dzèsu dèso euna brenvetta :  
 « *Le s-Armailli de Colombetta...* »  
 Modze, vatsse et modzon, come p'amusement,  
 Van émotten le fleur, lo triolet neissen ;  
 Et le petsou veillon garfoueyillon pe le carre,  
 Se dzèson un momen ; tornon avouè leur marre.  
 Le berdzé san souci, que lo trop de bon ten,  
 Que l'an in Vertozan, assemble tot soven,  
 Veyen leur vatsse queye a l'erba savouria,  
 Profiton di momen pe fère la partia.  
 Lé, l'un trèt son abit et l'âtro, son bonet,  
 D'âtre, finque le soque, et dzoyon i palet.  
*Doze pouin lo boton ! C'en l'est pa bagatelle ;*  
 Surtou quan fat copé ci que tin le bretelle.

## IX.

Dza le vatsse son totte atot lo mouro in l'air,  
 Borneyen, cornaten cella que l'an aper.  
 Le berdzé, le s-arpian, le métre, le fretère,  
 Que perduche la leur, l'ayant dza tseut penchère.  
 Le s-étrandzé pourtan, aprè fèt lon tsemin,  
 Se n'en retornon pa sensa vère la fin.  
 Gneun semblève më guei ; tsacun s'impachentève,  
 Attendzet ci momen que pancora arrevave.  
 Quan la *Reina* di *Frà* s'empart, in borallen,  
 Contre *Maurin* di *Breuil*, adon crion : lei sen !  
 Lliè fejet de grou jeu, tégnet sa tète bassa,  
 Feyen pletté lo couér de son étsenna grassa.  
 Cella di *Breuil* l'atten, la tète de travers,  
 Montren lo blan di jeu dèso son grou fron ner.  
 In soufflen, dzaraten, lé se son approtsaye ;  
 Tsaqueuna fait un eurlo, et se son ataquaye.

## X.

Tot lo mondo formève un cerellio ator de leur,  
 Dion : la neire perd, cen-lé l'est case cheur.  
 Tsacun di dò parti betton euna gadzure :  
 La noutra, dejan-t-è, l'at le corne pi dure.  
 Bien vito s'est passà do quar d'aoure de ten  
 Me savei quinta gagne, in n'en sayet de ren :  
 Tantou l'euna recule, et poue toustou s'avance,  
 Et tsaqueuna a bë tor s'ecotte a crapa panse.  
 Lé, la grassa di *Frà* se bette pe dabon ;  
 L'âtra fait cen que pout pe dère sa reison.  
 Tot lo parti di *Breuil* trevolle dza de creinte ;  
 Më, leur *Maurin* toustou de se corne pouegnente,  
 Me sarre cella reina amodo pe lo cou,  
 La me fait requelé, mon cher, tanqu'a trei cou !  
 Lé, l'âtra se repren ; më lliè s'est bien bardàye,  
 Et lo quatremò cou bien llioen l'at intsaouchàye ;  
 Et se jeu l'an chovet dimen que l'an possu,  
 Cell'âtra que s'en vat moutsa d'avei perdu.  
 Le *Frà* son meconten d'avei perdu leur reina  
 Lo *Breuil* beusse di man ; n'en vaillet bin la peina.

## VIII.

L'heure approche : on entend déjà le bruit des sonnailles ;  
 On voit trois grands troupeaux paître à la Revine ;  
 Ce sont les vaches du *Breuil*, des *Frà*<sup>8</sup>, de *Jovensan*  
 Qui, impatientes, attendaient l'heure de la bataille.  
 Parmi tant de sonnettes, qui mêlaient leurs sons,  
 On entend les Valaisans<sup>9</sup> qui chantent leur chanson,  
 Tranquillement couchés sous un petit mélèze :  
 « *Les Armaillis de Colombette...* »  
 Génisses, vaches et génissons, comme par amusement  
 Vont broutant le bout des fleurs, le trèfle naissant ;  
 Et les tout petits veaux mordent de côté et d'autre,  
 Se couchent un instant, et retournent avec leur mère.  
 Les bergers sans souci que les heureux loisirs  
 De Vertozan rassemblent très souvent,  
 Voyant leurs vaches tranquilles à l'herbe savoureuse  
 Profitent du moment pour faire la partie.  
 Là, l'un tire son habit et l'autre soli bonnet,  
 D'autres, même les socques, et ils jouent aux palets.  
*Chaque douze points un bouton !* Cela n'est pas bagatelle,  
 Surtout lorsqu'il faut couper celui qui tient les bretelles.

## IX.

Déjà les vaches sont toutes avec le museau en l'air,  
 Faisant gros yeux, donnant de la corne à leur voisine.  
 Les bergers, les *alpians*, les maîtres, les *fruitières*,  
 Appréhendaient déjà que la leur perdît (la bataille).  
 Les étrangers pourtant, après (avoir) fait long chemin,  
 Ne s'en retournent pas sans en voir la fin.  
 Nul ne semblait plus gai ; chacun s'impatientait,  
 Attendait ce moment qui n'arrivait pas encore.  
 Lorsque la *Reine* des *Frà* s'élançe en mugissant,  
 Contre *Maurette* du *Breuil*, alors on crie : nous y sommes ;  
 Elle faisait de gros yeux, tenait sa tête baissée,  
 Faisant plisser la peau de son échine grasse.  
 Celle du *Breuil* l'attend, la tête de travers,  
 Montrant le blanc des yeux dessous son gros front noir.  
 En soufflant, en remuant la terre, elles se sont approchées ;  
 Chacune pousse un mugissement, et elles s'attaquent.

## X.

Tout le monde faisait un cercle autour d'elles,  
 Disant : la noire perd, cela est presque sûr.  
 Chacun des deux partis met une gageure :  
 La nôtre, disaient-ils, a les cornes plus dures.  
 Bien vite il s'est passé deux quarts d'heure de temps ;  
 Mais deviner laquelle aurait gagné, on n'en savait rien.  
 Tantôt l'une recule et puis aussitôt s'avance,  
 Et, tour à tour, chacune s'efforce à crève-ventre.  
 Là, la grasse des *Frà* s'y met tout de bon ;  
 L'autre fait ce qu'elle peut pour lui tenir tête.  
 Tout le parti du *Breuil* tremble déjà de crainte ;  
 Mais leur *Maure* aussitôt, de ses cornes pointues,  
 Me prend cette reine comme il faut par le cou,  
 Elle me la fait reculer, mon cher, jusqu'à trois fois !  
 Là, celle-ci se reprend et se cramponne bien ;  
 Mais pour la quatrième fois, bien loin l'autre la chasse ;  
 Et ses yeux suivent, tant qu'ils peuvent,  
 Celle qui s'en va confuse d'avoir été vaincue.  
 Les *Frà* sont mécontents d'avoir vu échouer leur reine ;  
 Le *Breuil* bat des mains ; il en valait bien la peine.

## XI.

A mon tor ! l'at-ë deut, un berdzé valesan ;  
 Dze vo tsertsé *Fribour*, reina de *Dzovensan*.  
 Euna vatse s'avance in branlen sa sonnaille :  
 L'est *Fribour*, que s'en vin presenté la bataille.  
*Maurin*, reina di Breuil l'attendzet a pià fer.  
 Lé s'anufon toustou, s'aveitson de travers.  
 Inque cella di Breuil, quoique dza bien lagnàye,  
 Se bette a borallé ; l'est totta inforoçhàye ;  
 Sa gordze l'est in boura, et soufle de son nà,  
 La terra que vegnan de dzaraté se pià.  
 L'âtra de *Dzovensan* in borallen s'appreste :  
 Treine son mouro in terra et fait tan d'âtre geste.  
 Semblàve que se jeu l'uchen de fouà dedin,  
 Et que pe se do nà n'en sortuche lo fin !  
 Lo mondo ator de leur, tot court, s'impin, s'amasse ;  
 L'an tseut le jeu fichà dessus le dove vatse.  
 Lé, qui gadze un écu, qui gadze un loui d'or ;  
 Tot terrie son borset ; ren lei coute ci dzor.  
 Le reine di momen s'apeillon pa pe rire :  
 Tsaqueuna fait son cou ; tsaqueuna se revire.  
 L'an corne contre corne, et fron contre lo fron ;  
 I meiten di s-épale infonçon lo cotson.  
 Binqe fejan d'effor tseut leur membro cracàvon ;  
 Leur s-ousse sortichan, leur veine se conflàvon ;  
 Et tsaqueuna, a bê-tor, pe pa perdre terren  
 Plante se coque in terra, et lé vat pa pi llioen.  
 Egàla l'est leur force, egal l'est leur coradzo :  
 Faren-t-ë de leur gloère ettot egal partadzo ?...

## XII.

Toustou di combatten se veit coure lo san !  
 Më ! më ! qu'est-ë ço-ce ? tot vat incontinan  
 Pe vère quinta l'est cella deforteunàye...  
 Lëtse *Maurin* di Breuil a meitsà decornàye.  
 Lé, pe le revendzé se betton le parti ;  
 Më, ni brotte, ni fouet, ren pout le reparti !  
 Tsacun di combatten, p'onnoré sa montagne,  
 L'eparme ni de flà, ni d'effor, ni de lagne.  
 Gneun l'ayet incò vu de bataille parë !...  
 A *Maurin* lei decappe un di pià de dèrè ;  
 Adon in sent crié : *Fribour ! Fribour !*... la reina !  
 Tôdzen !... lo mot l'est p'anco deut a peina,  
 Que la poura *Maurin*, malgré sa corna vià,  
 L'at tant fêt que l'at tenu pià,  
 L'at tant fé force, et redoblà coradzo,  
     Que *Fribour* di momen,  
     Come p'intsantemen,  
 Requele, baille tor, s'envat... là ! bon voyadzo !  
 Galoppe a son betun p'un tsemin lo pi prë  
 Et la corna i crepion *Maurin* lei vat aprë.

## XI.

À mon tour ! s'écrite un berger valaisan ;  
 Je vais chercher *Fribourg*, reine de *Jovensan*.  
 Une vache s'avance en agitant sa sonnaille :  
 C'est *Fribourg*, qui s'en vient présenter la bataille.  
*Maurette*, reine du Breuil, l'attendait à pied ferme.  
 Alors, elles se flairent aussitôt, se regardent de travers.  
 Celle du Breuil, quoique déjà bien fatiguée,  
 Se met à mugir ; elle est toute courroucée ;  
 Sa gorge est écumante, et, du souffle de ses narines,  
 Elle soulève la terre que ses pieds venaient de remuer.  
 Celle de *Jovensan* en mugissant s'apprête :  
 Elle traîne son museau par terre et s'agite en tous sens ;  
 Il semblait que ses yeux fussent en feu,  
 Et que de ses deux naseaux il sortît de la fumée !  
 Le monde, autour d'elles, court, se pousse, s'entasse :  
 Tous ont les yeux fixés sur les deux vaches.  
 Là, qui parie un écu, qui parie un louis d'or ;  
 Chacun tire dehors sa bourse ; rien ne lui coûte en ce jour.  
 Les reines tout à coup s'attaquent sérieusement :  
 Chacune fait son coup, chacune se défend.  
 Elles ont cornes contre cornes et front contre front ;  
 Au milieu des épauls, elles enfoncent leur cou.  
 En faisant ces efforts, tous leurs membres craquaient ;  
 Leurs os sortaient, leurs veines se gonflaient.  
 Et chacune, tour à tour, pour ne pas perdre terrain,  
 Enfonce ses sabots en terre, et de là ne vas pas plus loin.  
 Egale est leur force, égal est leur courage ;  
 Feront-elles de leur gloire aussi égal partage ?

## XII.

Soudain des combattantes on voit couler le sang !  
 Mais ! mais ! qu'est-ce donc ? Chacun va sur-le-champ  
 Pour voir qu'elle était cette infortunée...  
 C'était *Maurette* du Breuil à moitié écornée.  
 Alors, pour les séparer, s'unissent les partis ;  
 Mais, ni verges, ni fouets, rien ne peut les détacher.  
 Chacune des rivales, pour honorer sa montagne,  
 N'épargne ni souffle, ni efforts, ni fatigue.  
 Personne n'avait encore vu des batailles pareilles !...  
 A *Maurette* il glisse un des pieds de derrière ;  
 Alors on entend crier : *Fribourg ! Fribourg*... reine !  
 Tout doucement !... le mot n'est à peine dit,  
 Que la pauvre *Maurette*, malgré sa corne rompue,  
 Fit tant qu'elle tint ferme ;  
 Elle déploya tant de force et redoubla de courage,  
     Que *Fribourg*, à l'instant,  
     Comme par enchantement,  
 Recule, tourne, s'en va... là ! bon voyage !  
 Elle court à son troupeau par le chemin le plus court,  
 Et, la corne aux flancs, *Maurette* la poursuit.





#### NOTES

- <sup>1</sup> *Revenna* est le nom de la localité où les troupeaux des trois chalets du *Breuil*, des *Frà* et de *Jovensan* vont paître le troisième dimanche de juillet et où se livre la bataille des vaches.
- <sup>2</sup> Le mot patois *Alpians* ou *Arpians* signifie habitant des *Alpes* et désigne spécialement les individus occupés à l'exploitation des chalets:
- <sup>3</sup> Aux heures chaudes du jour, les vaches cessent de brouter et courent en levant la queue.
- <sup>4</sup> On appelle ainsi les femmes qui travaillent le lait dans les montagnes.
- <sup>5</sup> L'usage de manger à la même marmite a cessé depuis trente à quarante ans.
- <sup>6</sup> *L'eitava* est entre deux et trois heures de l'après-midi.
- <sup>7</sup> On appelle « *Baoutzan* » les vaches dont la partie antérieure de la tête est blanche ; « *Moura* ou *Maurin* » les vaches noires, et « *Tsatagnon* » celles au poil châtain.
- <sup>8</sup> Ce chalet appartenait jadis aux Cordeliers d'Aoste ; de là sans doute le nom de « *Frà* » qui signifie, en piémontais, frères, religieux.
- <sup>9</sup> Des Valaisans tinrent longtemps à bail *Jovensan*.

## LA LENGA DE MA MÈRE

[page 188 de *Noutro Dzen patoué* n°7]

Quan dz'ëro petsou din lo brë,  
Mamma in tsanten dejet parë:  
« Në në dessu la pluma,  
« In bon repou,  
« Mon dzen petsou,  
« Fé nëna, druma druma ».

Quan un Non tsëjet de se pot,  
Aprë llie dze dijò lo mot :  
(in *dzeugnen le man*). JEUSE...  
JESU, Josè  
Vardade-mè  
Cetta nët. Amejeuse.

Lettre ma mamma sayet pà ;  
A prëdzé llie m'at inegnà  
Sensa gneuna Grammère.  
Mè pi grantet,  
Dze prëdzo adret  
La *lenga* de ma mère.

L'est de coteuma i dzor de vouë,  
Qu'atòt d'entso su lo papë,  
In pout dëre (pachence ! ),  
Tan in *patoè*,  
Come in francè,  
Le bague qu'in se pense.

In adzeublen et lettre et mot.  
Dz'aprouvo d'ecrire mè ettot  
Lo *patoè* de mon père.  
Më ! tot solet,  
Pouro vieillet,  
Que pourri-dzò tan fére ?

## LA LANGUE DE MA MÈRE

[page 222 de *Noutro Dzen patoué* n°7]

Lorsque j'étais petit dans le berceau,  
Ma mère en chantant disait ainsi  
« Në në<sup>1</sup> sur la plume,  
« En bon repos,  
« Mon joli petit,  
« Fais (nëna) ton sommeil dors, dors »

Lorsqu'un Nom tombait de ses lèvres,  
Après elle je disais le mot :  
(En joignant les mains) *jeuse*<sup>2</sup>.  
Jésus, Joseph  
Gardez-moi  
Cette nuit. Ainsi soit-il.

Ma mère ne savait pas lettres ;  
C'est elle qui m'enseigna à parler  
Sans aucune grammaire.  
Moi (devenu) plus grandelet  
Je parle comme il faut  
La *langue* de ma mère.

Il est de coutume aujourd'hui,  
Qu'avec de l'encre sur le papier,  
On peut dire, à la bonne heure !  
Tant en *patois*,  
Comme en français,  
Les choses que l'on pense.

En joignant lettres et mots,  
J'essaye moi aussi d'écrire  
Le *patois* de mon père.  
Mais ! Tout seul,  
Pauvre petit vieux,  
Qu'est-ce que je pourrai faire ?

### NOTES

<sup>1</sup> Son que l'on fait en berçant.

<sup>2</sup> Faire *jeuse*, joindre les mains. Dire *jeuse*, faire la prière.



Un bò dzor lo matin m'est venu la vernecca  
 D'allé me promené. Dze fremo ma bottecca ;  
 Dze pregno mon bâton, dze parto tot solet  
 Pe fére un petsou tor aoutre pe Tsesalet.  
 Quan dze me si trovà protso de Monflouri,  
 Senza ren l'y pensé, dze recontro un ami,  
 Que l'allàve i torgnaou p'atseté de bebeille,  
 Et prendre de feulé pe se grante feille.  
 In me totsén la man me deut : « Que féde-vò ?  
 Dz'attendzò dei gran ten de vo vère tsi no :  
 Vo sade come l'est noutro petsou megnadzo  
 Se dze poui vo s-offri de pan et de fromadzo,  
 De voutra compagni dze vo m'en retorné,  
 Et celle comechon le fo poué aprè dené ».  
 - Cognèssen son bon cœur, sa grâce m'atteriàve ;  
 In quatre pà dz'arivo i mètso que restàve.  
 Et lé, lliu lo premiè, s'avance din la lliou,  
 Et pouë me vat uvri la porta de son baou.  
 Doze vatse in entren, dessu dove rentsàye,  
 L'etson totte bien grasse et bien insonnaillàye.  
 « Venide, m'at-è deut, ce din lo gabenet ;  
 Prende place un momen inque aper di fornèt.  
 - Derendzàde-vo pa, se volei bien me creire.  
 - Cen no derendze ren. Maque euna coppa a beire ! ».

V'ucha vu, din ci baou, l'y perdzan pa lo ten ;  
 Pa s-un d'intre tseut leur restàve a fére ren.  
 A la carra d'un ban euna feille feulàve ;  
 Contre lliè sa seraou sur la tabla copàve  
 Pe son frère un dzepon de jouli drap tanet;  
 L'ere la pi dzovenna a fére de pitset.  
 Lo pi petsou garçon se treinàve pe terra,  
 In rebatten lo tsat catsà dedin sa berra ;  
 Un atro pi grosset fabrecàve un tsaven,  
 Et lo viou papa-gran l'ètse a l'ei teni men.  
 Tot cen l'ère assedu, tsacun a son ovrado ;  
 A peina qu'in sentset lo bien ledzè tapadzo  
 Di sicliemen di borgo et di dzen *tra-la-la*  
 Que la mamma tsantàve in breichen son meinà.

Atot la coppa in man s'avance lo compère,  
 Porten un quarteron de ci de la comère.  
 Un manté su la table, épatà propramen.  
 S'est vu tsardza de roba et mè dz'i deut : *Amen !*  
 - Porto ! me deut l'ami ; compère, maque beide ;  
 Dze l'i fé-lo cassé, n'en la crotta tan freide.  
 - Là ! Dz'acetto la coppa et beyo san façon,  
 Et pouë dze la remetto i s-âtre de meison ;  
 Mè soven su son bor leur pot pouson a peina :  
 L'est-é pe l'amé pa, l'est-é p'avei de geina ?  
 Aprè lo secon tor la leichàvon passé ;  
 Gneun d'âtre que no dō la voillet mè beigé.  
 Dze començo a copé de grevière et de flantse,  
 Et tseut le s-âtre aprè, se lévon de leur bantse ;  
 L'un uvre son caoutè, l'âtro son corbetson,  
 Et vegnon, a bē-tor, se copé marendzon.  
 De demi teisa llioen qu'a peina l'avendzàvon,  
 S'implichan bien le pouin et pouë se retiràvon.

Un beau jour, le matin, il me vint la fantaisie  
 d'aller me promener. Je ferme ma boutique ;  
 je prends mon bâton, je pars tout seul,  
 pour faire un petit tour du côté de Chesalet.  
 Lorsque je me trouvaï près de Montfleuri,  
 sans y penser, je rencontre un ami,  
 qui allait chez le tourneur pour acheter des bobines,  
 et prendre de quoi filer pour ses plus grandes filles.  
 En me touchant la main, il me dit : « Que faites-vous ?  
 J'espérais depuis longtemps de vous voir chez nous :  
 Vous savez comment est notre petit ménage  
 Si je puis vous offrir du pain et du fromage,  
 en votre compagnie je vais m'en retourner,  
 et ces commissions je les ferai après dîner ».  
 - Connaissant son bon cœur, sa grâce m'attirait ;  
 en quatre pas j'arrive à la maison où il demeurait.  
 Et là, lui le premier, s'avance dans l'allée,  
 et puis va m'ouvrir la porte de son étable.  
 Douze vaches, en entrant, sur deux rangées,  
 étaient toutes bien grasses et bien munies de sonnailles.  
 « Venez, me dit-il, ici, dans ce cabinet ;  
 prenez place, un instant près du fourneau.  
 - Ne vous dérangez pas, si vous voulez bien me croire.  
 - Cela ne nous dérange en rien. Seulement une coupe à boire ! ».

Si vous aviez vu, dans cette étable, on n'y perdait pas le temps :  
 pas un, entre tous, ne restait à rien faire.  
 Au coin d'un banc une fille filait ;  
 Près d'elle, sa sœur, sur la table coupait  
 pour son frère, un gilet de joli drap tanné ;  
 la plus jeune était à faire des dentelles.  
 Le plus petit garçon se traînait par terre,  
 en roulant le chat caché dans son bonnet ;  
 un autre plus grand fabriquait un panier,  
 et le vieux grand-papa était à les observer.  
 Tous ces gens étaient assidus, chacun à son ouvrage ;  
 à peine entendait-on le bien léger bruit  
 du sifflement du rouet et du beau *tra-la-la*  
 que la mère chantait en berçant son enfant.

Avec la coupe en mair s'avance le compère,  
 portant un quarteron du vin de la comère.  
 Une nappe sur la table étendue proprement,  
 s'est vue chargée de nourritures et moi j'ai dit : *Amen !*  
 - A votre santé ! me dit l'ami ; compère, buvez seulement ;  
 je l'ai fait un peu chauffer, nous avons la cave tant froide.  
 - Là ! J'accepte la coupe et je bois sans façon,  
 ensuite je la remets aux autres de la maison ;  
 mais souvent sur son bord leurs lèvres posent à peine :  
 est-ce pour ne pas l'aimer, ou pour avoir de la gêne ?  
 Après le second tour, ils la laissaient passer ;  
 aucun autre que nous deux ne la voulait plus baiser.  
 Je commence à couper du gruyère et du pain  
 et tous les autres ensuite se lèvent de leur banc ;  
 l'un ouvre son couteau, l'autre sa petite serpette,  
 et viennent, tour à tour, se couper leur part de goûter.  
 À une demi-toise loin (de la table) qu'à peine ils atteignaient,  
 ils se remplissaient bien les mains et puis se retiraient.

A pa ren vo catsé, dz'ëro fran étonnà  
 Quan devan mè dz'i vu cinq fromadzo intanà !  
 Lo premiè su lo plat l'ëtse an bonna grevière  
 Pa fête p'un fretë, mè p'an bonna fretère.  
 Un âtro gamolà, d'un impanna d'autsaou,  
 De son flà di pequen parfèumève lo baou.  
 Un mortaret tot pers, que gardàvon incàro,  
 L'ayet fèt un fretë di montagne de Sarro.  
 L'ëtse su cella matse un bien sado bocon,  
 Que l'ayan reservà p'euna bouna occajon.  
 Un bô fromadzo grà devant mè s'épatàve ;  
 Cella qui l'ayet fèt contenta l'aveitsàve.  
 Teuteun un bô reblec, fèt de la mèma man,  
 Sayet lo miou de tseut accompagnè mon pan.  
 Tot in mindzen n'en fèt dove bartavelàye  
 Et beyen un bon cou, le s-aoure son passàye.

Lo solei l'ayet fèt le trei quar de son tor,  
 Et l'ombra de la nèt bientou gagnève i dzor,  
 Quan l'at sonnà per mè l'aoura desagréabla  
 Que m'a fèt levè pià de dèstot cella tabla.  
 Car l'est ren lo pleisi qu'in at avouè le gran,  
 (Surtou quan l'ambechon vat todzor i devan)  
 S'in lo compàre a ci qu'in trouve a la campagne  
 Dèstot lo pouro tet, i pià de la montagne.

Pour ne rien vous cacher, j'étais vraiment étonné  
 lorsque j'ai vu devant moi cinq fromages entamés !  
 Le premier sur le plat, c'était un bon gruyère  
 fait non par un fruitier, mais par une bonne fruitière.  
 Un autre vermoulu, d'un empan de hauteur,  
 de son odeur piquante parfumait l'étable.  
 Un autre fromage tout bleu, qu'ils gardaient à part,  
 avait été fait par un fruitier des montagnes de Sarre.  
 Et par dessus ce tas était un bien savoureux morceau,  
 qu'on avait réservé pour une bonne occasion.  
 Un beau fromage gras devant moi s'étendait ;  
 celle qui l'avait fait contente le regardait.  
 Cependant un beau fromage à la crème, fait de la même main  
 savait mieux que les autres accompagner mon pain.  
 Tout en mangeant, nous fîmes quelques causeries,  
 et buvant un bon coup, les heures sont passées.

Le soleil avait fait les trois quarts de son tour,  
 et l'ombre de la nuit bientôt l'emportait sur le jour,  
 lorsque sonna pour moi l'heure désagréable  
 qui me fit lever pied de dessous cette table.  
 Car ce n'est rien que le plaisir qu'on a avec les grands,  
 (surtout parce que l'ambition va toujours au devant)  
 si on le compare à celui qu'on trouve à la campagne  
 sous un pauvre toit, au pied de la montagne.



Nò, peuple di montagne, i coutsen d'Italie  
 N'en passà de bô dzor de péce et de bonheur.  
 Jamè no quetteren noutr'ancheina patrie ;  
 L'amour di tsandzemen l'est pa din noutro cœur.  
 De noutre devantè n'en avu p'eretadzo  
 De cœur fran, genereu, fidèlo a noutra loè ;  
 De mēmo n'en reçu de leur ci dzen lingadzo,  
 Que l'est cognu pertot, su lo non de *français*.

Nà, nà, no volen pa p'euna lenga etrandzère  
 Renié de plein dzor cella que no prèdzen :  
 A Cormeyaou pitou torneret noutra Dzouère,  
 Et guegné come un meut, pitou no preferen.  
 Ni l'or ni croé d'honneur, noutro cœur ren lo gagne ;  
 Car lo cœur valdotain sat miou fère son choè :  
 A coutè de la France, i meiten di montagne  
 No s-en todzor prèdzà, no prèdzeren *français*.

Valdotain, de te pleur voulon tarì la sourça ;  
 Voué, voulon di francè fère l'interremen !  
 L'italien vat vivre i depen de ta boursa.  
 Peuple libro, di mè se cen l'est pe ton bien.  
 Nà, nà ! No cognēssen quin l'est noutr'aventadzo :  
 Pe gagné noutro pan no passen la Savoè,  
 Et lé, n'en voulon pas d'italien lingadzo :  
 Imbè noutro prèdzé deit être lo *français*.

La libertà teuteun a tseut no s'est baillàye ;  
 Mè se pi grou bienfé pouvon pa passé Bard.  
 L'esclavo l'at sa lenga ; a nò, no s'est toutàye ;  
 Sen-nò de la patria aveitsà pe batar ?  
 Et tè, que lo discour no s-appreste euna tseina,  
 A quin titre vin-teu no s-intenté procè ?  
 Quin crimo n'en-no fèt, pe mereté la peina  
 De no vère privà pe todzor di *français* ?

I voulon, Valdotain, augmenté ta detresse,  
 Et dzà devan lo ten fère blantsi te pei.  
 A tseut te devantè, le Duc, pe cent promesse  
 L'an dzeurà de leichè la lenga de leur Rei.  
 In attenden, tsi nò, tot vat de mal in pire :  
 Noutro Collèdzo arreuve a se dèrè s-aboè...  
 Valdotain, te maleur, i momen que t'espire,  
 A te reë-nevaou conta-lè s-in *français* !

La misère in la veit roulé pe le velladzo ;  
 No sen come soumi dēsot un curateur ;  
 Et de noutro travail, arra semble d'usadzo  
 D'en partadzé lo fruit avouè lo perceiteur.  
 Héla ! noutro pay l'est venu de province  
 Un arrondissement... Quin dròlo de progrès !  
 Et pouè saret-è deut que le bouegno di prince  
 Vouillen pamè senti gneune plente in *français* ?

Leisson prèdzé l'Autriche et mēmo la Russie  
 Cetta lo polonè, cella l'italien ;  
 Pe quinta libertà no vout-è l'Italie  
 Defendre de prèdzé come noutre s-anchen ?  
 Lo francè no lo fat ; noutro droit lo demande ;

Nous, peuple montagnard (placé) au couchant de l'Italie,  
 nous avons passé de beaux jours de paix et de bonheur.  
 Jamais nous ne quitterons notre ancienne patrie ;  
 l'amour des changements n'est pas dans notre cœur.  
 De nos devanciers nous avons reçu pour héritage  
 des cœurs francs, généreux, fidèles à notre loi ;  
 de même nous avons reçu d'eux ce beau langage,  
 qui est connu partout sous le nom de français.

Non, non, nous ne voulons pas pour une langue étrangère<sup>2</sup>  
 renier en plein jour celle que nous parlons :  
 à Courmayeur plutôt retournera notre Doire,  
 Et nous préférons parler par des signes, comme un muet.  
 Ni or ni croix d'honneur, rien ne gagne notre cœur ;  
 car le cœur valdôtain sait mieux faire son choix :  
 à côté de la France, au milieu des montagnes  
 nous avons toujours parlé, nous parlerons français.

Valdôtain, de tes pleurs on veut tarir la source ;  
 oui, l'on veut du français faire l'enterrement !  
 L'italien va vivre aux dépens de ta bourse.  
 Peuple libre, dis-moi si cela est pour ton bien.  
 Non, non ! Nous connaissons quel est notre avantage :  
 pour gagner notre pain nous passons la Savoie,  
 et là, on ne veut pas de la langue italienne ;  
 ainsi, notre langage doit être le français.

La liberté pourtant nous est donnée à tous ;  
 mais ses plus grands bienfaits ne peuvent pas passer Bard<sup>3</sup>.  
 L'esclave a sa langue ; à nous, elle nous est enlevée ;  
 sommes-nous de la patrie regardés comme des bâtards ?  
 Et toi<sup>4</sup>, dont le discours nous prépare des chaînes,  
 à quel titre viens-tu nous intenter procès ?  
 Quel crime avons-nous fait pour mériter la peine  
 de nous voir privés pour toujours du français ?

On veut, Valdôtain, augmenter ta détresse,  
 et avant le temps blanchir tes cheveux.  
 À tous tes ancêtres, les Ducs par cent promesses  
 ont juré de laisser la langue de leurs Rois<sup>5</sup>.  
 En attendant, chez nous, tout va de mal en pire :  
 notre Collège arrive à ses derniers abois...  
 Valdôtain, tes malheurs, au moment où tu expires,  
 à tes arrière-neveux raconte-les en français !

La misère on la voit courir par les villages ;  
 nous sommes comme soumis à un curateur ;  
 et notre travail, maintenant il semble d'usage  
 d'en partager les fruits avec le percepteur.  
 Hélas ! notre pays est devenu, de province  
 un arrondissement... Quel drôle de progrès !  
 Puis sera-t-il dit que les oreilles du prince  
 ne veuillent plus entendre aucune plainte en français ?

L'Autriche et même la Russie laissent parler  
 celle-ci le polonais, celle-là l'italien ;  
 par quel privilège l'Italie veut-elle  
 nous défendre de parler comme nos anciens ?  
 Le français, il nous le faut, notre droit le demande ;



De noutrè devantè n'en la lenga et la foè.  
L'arian-tè soppatà le trope s-allemande  
Se jamé le canon l'uchan prèdzà *français* ?

Quan l'Italie vout un pleisi de la France,  
L'est in francè, bin cheur, que vat lo demandé ;  
Et, dei que l'at reçù, de sa bouna assistance  
Incora in bon francè vat la remercié.  
Nò, fidèlo seudzet de noutra Monarchie,  
N'en vouedzà noutro san pe le rei de Savoè,  
No volen possei dère : Et viva l'Italie !  
Mè, ci mot, lo deren, lo deren qu'in *français*.

de nos devanciers nous avons la langue et la foi.  
Aurait-ils vaincu (en 1859) les troupes autrichiennes  
si les canons n'avaient parlé français ?

Quand l'Italie veut un plaisir de la France,  
c'est en français, sans doute, qu'elle va le demander ;  
et, dès qu'elle l'a reçu, de sa bonne assistance  
encore en bon français elle va la remercier.  
Nous, fidèles sujets de notre Monarchie,  
nous avons versé notre sang pour les rois de Savoie.  
Nous voulons pouvoir dire : Et vive l'Italie !  
Mais, ce mot, nous ne le dirons, nous ne le dirons qu'en français.



#### NOTES

<sup>1</sup> En 1861, M. le chevalier Vegezzi-Ruscalla publia une brochure intitulée *Diritto e necessità di abrogare il francese come lingua ufficiale in alcune valli della provincia di Torino*. Le duché d'Aoste, qui était spécialement visé dans ce travail, n'eut qu'un cri d'indignation contre cet écrit, qui tendait à lui ravir un de ses privilèges les plus anciens et les plus sacrés. Une habile réfutation, due surtout à la plume de M. le chanoine Bérard et imprimée, en 1862, par ordre et aux frais de la ville d'Aoste, une poésie française de M. le chanoine Gérard et la pièce présentée en patois furent et resteront comme un écho des protestations des Valdôtains contre cette brochure violente et provocatrice.

<sup>2</sup> L'italien est appelé ici une langue étrangère, en tant qu'il n'est pas le langage habituel de la Vallée d'Aoste.

<sup>3</sup> Gorge étroite, munie d'une forteresse, située vers l'entrée orientale de la Vallée d'Aoste.

<sup>4</sup> L'auteur interpelle ici M. le chev. Vegezzi-Ruscalla.

<sup>5</sup> Rois du troisième royaume de Bourgogne dont Aoste fit partie.

## L'INFAN PRODEGGO

(1855)

[page 36 de *Noutro Dzen patoué n°7*]

Dze voui vo raconté la via d'un garçon,  
Qu'innouyà di bon ten, l'at quettà sa meison,  
Yaou que l'ète tranquilo et que ren lei mancave ;  
L'ayet l'écouëla pleine et pa ren lei coutave.  
Voillet allé tsertsé din de pay pi llioen  
Boneur et libertà ; më s'est trompà de bien.  
A son papa dza vioù, - dete-mè, quin coradzo !  
Vat demandé sa par, et se bette in voyadzo :  
Dessu son tsevà gris se fot a cavalon ;  
S'en vat senten sonnè le-s-écu di tatson.  
Din lo pay que vat, faret-è bouna via,  
O l'alleret-è prendre esemplo a la froumìa ?  
Et ci jouli trin-trin de l'or et de l'ardzen  
Sonneret-è todzor ? Per mè n'en si ren.  
Din le croè compagni, yaou son cœur lo treinàve  
L'at mindza, din vouet dzor, tot cen que possedàve,  
Se troven sensa ardzen, ven finque se s-abi,  
Vat demandé son pan pensen a son pay.  
L'ère tot sarvouedzà : se jeu l'èron fran rodzo,  
Et lo fon de son cœur l'ei feget un reprodzo...  
Parè, sensa travail, l'ayet pa de mindzé ;  
Pe gardé le gadin l'est allà s'ingadzé.  
Pe permechon de Dzeu, son métre lo tratàve  
Atot de croè pan ner, come lo meretàve ;  
Et bien soven a dzeun, lliu s'en allàve in tsan.  
Et come son troupé se nourrichet de glian.  
La vermenna bientou roudzàve sa tsemise.  
Adon lo maleureu l'at cognu sa betise.  
An sainte inspirachon vin reché son espri  
Et relevé son cor dza la meitsà détrui.  
Mè quan reverri-dzò lo tet de mon bon père ?  
Pouro-mè ! s'est-è deut, din sa tristesse amère,  
Ah ! guéro de valet in tsi lliu l'an de pan,  
Et mè dze si son feus et dzo mouëro de fan !

Son papa, que le s-an l'an plettà lo vesadzo,  
L'ayet vu cent fourië reverdi lo veladzo.  
A peina pochet më s'aidzé de son bâton ;  
L'allàve tseut le dzor inconte a son garçon,  
Më, jamë gneun de lliu, jamë gneun s'approtsàve,  
O pitou l'etson pa ci que son cœur amàve.  
Passàve dzor et nèt accablà de tsagrin,  
Et jamë d'un jeu sèque i vejet lo matin.  
L'éteila di berdzé comenchàve de lliouire :  
Lo père, in attenden ci que son cœur desire :  
« Ah ! torna, dejet-é, di dret fon de son cœur,  
Torna, torna, mon feus, vin calmé ma douleur ».  
- Lé, tot d'incou, ver lliu s'avance doucement  
Un maleureu, son feus, tot trevolen de crente :  
L'un recougnè son père et l'âtro son garçon  
Que vint tot legreumen lei demandé pardon.  
« Héla ! contre lo cheil et contre vò, mon père,  
Dejet-è, dz'i pètsà ; ô malheur ! ô misère !  
Dze merito pamé d'entré dètot ci tet,  
Pa mëmo pe servi voutro dèrè valet.  
- Té le clià de l'artson, te bague son pleyàye ;  
Va beté te s-abì, te verdzette doràye.  
Tot cen que s'est passà mè dze l'oublio tot ;  
Di reutsesse que dsi, t'ari ta par ètot.  
Pe fére un grou dené, me valet, apprestàde ;

## L'ENFANT PRODIGE

Je veux vous raconter la vie d'un garçon,  
qui, ennuyé du bon temps, quitta sa maison,  
où il était tranquille et où rien ne lui manquait :  
il avait l'écuelle pleine et rien ne lui coûtait.  
Il voulait aller chercher, dans des pays éloignés  
bonheur et liberté ; mais il se trompa de beaucoup.  
A son père déjà vieux - dites-moi quel courage !  
il va demander sa part, et se met en voyage :  
sur son cheval gris il se jette à califourchon,  
et s'en va entendant sonner les écus de sa valise.  
Dans le pays où il va fera-t-il bonne chère,  
ou bien ira-t-il prendre exemple à la fourmi ?  
Et ce joli cliquetis de l'or et de l'argent  
sonnera-t-il toujours ? Pour moi, je n'en sais rien.  
Dans les mauvaises compagnies, où son cœur l'entraînait,  
dans huit jours il mangea tout ce qu'il possédait.  
Se trouvant sans argent, il vend jusqu'à ses habits ;  
il va demander son pain, pensant à son pays.  
Il était hors de lui-même ; ses yeux étaient vraiment rouges  
et le fond de son cœur lui faisait un reproche...  
Ainsi, sans travail, il n'avait pas de quoi manger ;  
à garder les pourceaux il alla s'engager.  
Par permission de Dieu, son maître le traitait  
avec du mauvais pain noir, comme il le méritait ;  
et bien souvent à jeun, lui s'en allait paître,  
et, comme son troupeau, se nourrissait de glands.  
Bientôt la vermine rongea sa chemise ;  
alors le malheureux reconnut sa bêtise.  
Une sainte inspiration vient réveiller son esprit,  
et relever son corps déjà à moitié détruit.  
Pauvre moi ! se dit-il, dans sa tristesse amère,  
mais, quand reverrai-je le toit de mon bon père ?  
Ah ! combien de serviteurs chez lui ont du pain, et moi je  
suis son fils et je meurs de faim !

Son père, dont les ans ont ridé le visage,  
avait vu cent printemps reverdir le village.  
A peine pouvait-il encore s'aider de son bâton ;  
il allait tous les jours à la rencontre de son garçon.  
Mais, jamais aucun de lui, jamais aucun ne s'approchait.  
ou plutôt, ce n'était pas celui que son cœur aimait.  
Il passait jour et nuit accablé de chagrin,  
et jamais d'un œil sec il ne voyait le matin.  
L'étoile du berger commençait à luire :  
le père, en attendant celui que son cœur désire :  
« Ah ! reviens, disait-il, du plus profond de son cœur,  
reviens, reviens, mon fils, viens calmer ma douleur ».  
- Là, à l'instant même, vers lui s'avance doucement  
un malheureux, son fils, tout tremblant de crainte.  
L'un reconnaît son père et l'autre son garçon,  
qui vient tout larmoyant lui demander pardon.  
« Hélas ! contre le ciel et contre vous, mon père,  
disait-il, j'ai péché ; ô malheur ! ô misère !  
Je ne mérite plus d'entrer sous ce toit,  
pas même pour servir votre dernier valet.  
- Tiens les clefs du coffre, tes vêtements sont pliés ;  
va mettre tes habits et tes anneaux dorés.  
Tout ce qui s'est passé, moi, je l'oublie ;  
des richesses que j'ai tu auras ta part aussi.  
D'un grand dîner, mes valets, faites les préparatifs ;

Allàde vito tsoué lo vè que v'ingreichàde,  
Allàde terrié beire i bosset di pi bon  
Perquè vouë l'est un dzor, un grand dzor de perdon.  
Etonnàde-vo pa, portàde gneuna invia  
Se yer semblàvo mor, se vouë repregno via :  
Dz'ayò perdu mon feus et dze l'i retrouvà !  
Mon feus, que l'ère mor, vouë l'est ressuscità ! ».

allez vite tuer le veau que vous engraissez :  
allez tirer à boire au tonneau du meilleur vin,  
parce qu'aujourd'hui c'est un jour, un grand jour de pardon.  
Ne vous étonnez pas, ne portez aucune envie,  
si hier je semblais mort, si aujourd'hui je reprends vie :  
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !  
Mon fils, qui était mort, aujourd'hui il est ressuscité ! ».